

ce qu'en voulant le faire disparaître, on dissoudrait l'union.

Le *Daily Democrat* de New-York craint que cette victoire n'engage M. Soward à réagiter la question de l'abolition dans le congrès.

MEXIQUE. Louis de la Rosa et S. Tornato, le premier, ex-ambassadeur aux États-Unis, le dernier, ancien ministre de la guerre avant la dictature de Santa-Anna, ont été reconvoqués, sur les frontières du nord du Mexique, sans avoir été jugés par une cour de justice ou un conseil de guerre. Le bon plaisir de Santa-Anna a déterminé cette exécution.

CORRESPONDANCE

L'ASSOMPTION.

Monsieur le Rédacteur,

Je vous avoue qu'il ne m'est pas sans quelque violence que je sois parvenu à me saisir de ce petit morceau de la main d'un de mes confrères, pour le présenter à votre aimable *Abeille*; car se refusant constamment à mes instances réitérées, il me mit dans la nécessité d'user du droit que notre petite société littéraire nous donne sur tous les morceaux qui s'y déclarent; il me fallut donc lui déclarer hautement que j'étais décidé à vous l'envoyer. Avec cet argument, Monsieur, la victoire fut pour moi, et ses raisons qu'il croyait très valides ne furent point écoutées. Au moins, il aurait bien voulu le retoucher avec toute l'attention que mérite un tel sujet où il s'agit de mettre en scène deux personnages qui à eux seuls font une grande époque; mais je lui refusai cette grâce, vu que ce n'était qu'un prétexte pour me le soustraire. Je vous l'envoie donc tel qu'il fut débité dans une de nos séances. Malgré sa brièveté et les défauts qui pourraient s'y trouver, cependant j'aime à croire que votre bienveillante *Abeille* daignera accueillir avec indulgence cette première correspondance de mon confrère, et accepter en même temps les vœux les plus sincères de ses respectueux abonnés et de

Votre dévoué Agent

A. E. H. T.

CONDUITE DE NAPOLEON ENVERS PIE VII.
Monsieur le Président et Messieurs,

Après avoir parcouru les différentes phases qui ont illustré les commencements de la vie de ce grand conquérant, dont les peuples les plus reculés ne prononçaient le nom qu'avec admiration, et à qui on allait rendre hommage au pied du trône français, je fus frappé d'une étrange surprise et d'une douloureuse indignation, lorsque j'arrivai aux malheurs d'un faible vicillard, sur lequel s'appesau-

tit sa main terrible. Déjà, Messieurs, se présentent à votre imagination deux personnages à jamais mémorables, l'un par ses étonnantes victoires et par son ambition, l'autre par son héroïque fermeté et ses infortunes, Napoléon et Pie VII.

Napoléon, enflé de ses succès, méconnaît la divine Providence qui l'avait appelé à mettre fin à l'anarchie que la révolution avait enfantée au sein de la nation française; cette Providence qui l'avait rendu tant de fois vainqueur de ses ennemis, et qui le couvrait de son égide au milieu des plus grands périls. Il feignit de ne point apercevoir le doigt de Dieu, crut que c'était son propre ouvrage, et, dans son ambition, il voulut avancer plus loin. Le malheureux osa porter atteinte à la dignité de la personne la plus sacrée; dignité sur laquelle reposent les fondements de la société et de la religion, cette grande conservatrice des peuples; dignité qu'avant la Réforme, cette affreuse catastrophe du genre humain, avaient respectée tous les potentats de la chrétienté, à l'exception de quelques uns dont les passions trouvaient en elle une barrière invincible; dignité devant laquelle étaient venues se briser la foudre et les fureurs du fleau de Dieu (Attila). Fasciné par l'éclat de ses nombreuses victoires, Napoléon n'aperçoit pas la tache infamante dont il va souiller une des pages de son histoire; et, dans son orgueil effréné, il oublie ce qu'il a dit dans le calme de la raison, que "l'institution qui maintient l'unité de la foi, est une institution admirable. On reproche à ce chef, ajoute-t-il, d'être un souverain étranger; ce chef est étranger en effet, et il faut en remercier le ciel!" Ce sont les propres paroles qu'il adressait aux Conseillers du Pape, lors de la République.

Eh bien! Messieurs, ce même Napoléon, quelques années plus tard, eut la témérité de s'emparer du trône pontifical; de ce trône dont avait doté les papes le victorieux Pépin et son fils, l'immortel Charlemagne, et qui, depuis était consacré par la vénération de dix siècles.

Après s'être assuré d'Ancone par des soldats aussi avides de gloire que lui-même l'était de conquêtes et de réformes, Napoléon adresse par un émissaire à Pie VII ces insolentes paroles: "Vous êtes souverain de Rome, moi, je suis son empereur, vous me devez au temporel le même respect que je vous dois en matière religieuse." Sur la négative de sa Sainteté qu'elle ne devait aucune soumission à Sa Majesté, les troupes impériales portent leurs armes sur la capitale du monde chrétien, s'emparent du Pape et le traitent en France comme un captif destiné à orner le triomphe de son vainqueur.

La renommée publiée de ville en ville jusqu'aux extrémités de l'Italie, que Pie VII doit traverser ses états comme prisonnier. Son peuple se précipite en foule, se presse sur ses pas, et lui demande sa dernière bénédiction; prosterné au pied des saints autels, il élève vers le ciel une voix suppliante, et le conjure avec larmes de ne pas abandonner le chef de son église aux fureurs de l'impiété.

Ce persécuteur ne jouit pas longtemps en paix du fruit de son crime. A cet acte d'immense iniquité, ses admirateurs se passent, l'enthousiasme diminue, le prestige se dissipe, ses ennemis surgissent de toute part, son étoile a commencé de pâlir. Lui-même ne paraît plus retrouver cette présence d'esprit qui le guidait dans les circonstances les plus difficiles; déjà Dieu l'avait frappé par la main de son redoutable ministre. Les souffrances du vicaire de Jésus-Christ gémissant dans une dure captivité, et le sang du dernier des Condé inhumainement fissuré, étaient autant de voix accusatrices, qui lui reprochaient sans cesse sa coupable ambition, et qui le poursuivaient jusqu'à ses derniers moments.

La fortune qui jusque-là s'était plu à couronner tous ses projets, sembla fatiguée de le servir, et ne tarda pas de le trahir au moment où il se croyait le plus élevé. Soudain, ce colosse de grandeur s'éroula sur lui-même; et ce conquérant, devant qui l'Europe venait de trembler, fut jeté sur une île déserte, au milieu d'un océan sans fond, dont les vagues mugissantes, en venant se briser sur les rochers, devaient lui rappeler le souvenir de son sceptre brisé. Le pape, après avoir langué quelque temps dans une glorieuse détention, remonta sur la chaire de Saint Pierre, eut encore la consolation de bénir sa grande famille et d'adresser de ferventes prières pour son persécuteur.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Aubé.
Chez les Externes, M. P. Saucier.
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe
M. T. Provost.
Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.
Au Collège de Ste. Anne, M. J. B. Hébert.

J. B. MARCOUX, *Gluon*